

GUIDANCE

Du même auteur

- L'Amateur de libérines*, Paris, Gallimard, 2000.
- Spectateurs*, Paris, N. Philippe, 2002.
- Le Triptyque de l'asphyxie*, Paris, La Table ronde, 2006.
- Je suis de droite et je vous emmerde !*, Paris, Éd. Hebien, 2007.
- Le Soupir de l'immortel*, Paris, H. d'Ormesson, 2009 ; Paris, Pocket, 2013.
- Le Petit livre bleu. Analyse critique et politique de la société des Schtroumpfs*, Paris, Hors collection, 2011 ; Paris, Pocket, 2013.
- Leçons de môvaise éducation. Petit manuel d'émancipation à l'usage des enfants trop sages*, Paris, Fayard, 2013.
- Le Maître bonsaï*, Paris, Albin Michel, 2014.
- No vote ! Manifeste pour l'abstention*, Paris, Éditions Autrement, 2017.
- Permis de procréer*, Paris, Albin Michel, 2019.
- Futur. Notre avenir de A à Z*, Paris, Flammarion, 2020.
- L'Effondrement (du monde) n'aura (probablement) pas lieu*, Paris, Flammarion, 2022.
- Faut-il une dictature verte ? La démocratie au secours de la planète*, Paris, Flammarion, 2023.

Antoine Buéno

GUIDANCE

*Comment la technologie
promet le Meilleur des mondes*

TALLANDIER

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

© Éditions Tallandier, 2026
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6806-3

Aux IAcrates à venir.

AVANT-PROPOS

C'est un soir de mondanité parisienne. Un soir de décembre, sous la charpente art nouveau d'un grand magasin. Le lieu est superbe. Ce soir, il est privatisé pour accueillir l'un des réseaux d'influence les plus en vogue de la capitale. Dans l'assistance, deux cents personnes triées sur le volet, des chefs d'entreprise, des capitaines d'industrie, des hauts fonctionnaires, des politiques repentis, des intellectuels. Ils sont venus écouter l'invité d'honneur, l'écrivain Giuliano da Empoli. Au fil de plusieurs best-sellers, ce dernier s'est ingénié à mettre en lumière les manœuvres des spin doctors et autres conseillers politiques qui, grâce à l'outil numérique, secouent les démocraties et portent les populismes illibéraux au pouvoir. Ce soir, da Empoli rappelle les propos de son dernier ouvrage. Mais, d'un bout à l'autre, il semble se retenir. Il ne veut pas s'avancer. Il reste prudent, volontairement évasif ; il se refuse à toute prédiction. Il termine son intervention par ces mots : « Nous sommes au seuil, nous sommes au seuil de quelque chose... » Il ne dira pas de quoi, comme s'il voyait la chose sans vouloir la nommer. Nommer cette chose est l'ambition du présent essai.

Le livre qui a fait connaître da Empoli s'intitule *Les Ingénieurs du chaos*¹. Si ce n'était la crainte d'apparaître comme un pâle épigone, le présent ouvrage aurait pu s'intituler *Les Ingénieurs de l'ordre*. Car c'est bien de cela dont il sera question ici : de l'ordre après le désordre, de la loi après le chaos, de la reconstruction après la destruction. La thèse que nous allons développer : au choc désagrégeateur actuel succédera un contre-choc, aujourd'hui totalement impensé, de rassemblement collectif. La vague de la dilution sociale engendrée par l'IA d'aujourd'hui nous cacherait le tsunami des recompositions sociales rendues possibles par l'IA de demain. Obnubilés par la première, nous serions pour l'heure aveugles au second.

Pour établir ce constat, nous tenterons de démontrer deux choses :

- 1/ Que l'IA va devenir un mode de gouvernance ;
- 2/ Que ce mode de gouvernance ressemblera à ce qu'avait anticipé Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*.

En effet, faire de la prospective consiste à se demander à quoi pourra bien ressembler l'avenir. La tâche semble impossible tant, vu du passé, le présent semble le plus souvent improbable. Dans cette mission, il est rare de se dire que la réponse peut être là, sous nos yeux, comme la lettre volée dans la nouvelle d'Edgar Allan Poe, à portée de main. Et si, pourtant, le monde de l'outre-seuil évoqué par da Empoli avait déjà été exploré ? Et si notre avenir était déjà écrit ? Et s'il avait même été écrit dès 1931 par un auteur anglais, Aldous Huxley, dans son livre le plus connu, *Le Meilleur des mondes** ?

* *Brave New World* en anglais.

AVANT-PROPOS

Le présent livre est bien un essai de prospective, une réflexion sur notre futur, non l'analyse d'une œuvre. Plus précisément, son objectif est de tenter d'évaluer l'impact de la technologie sur notre avenir politique. Encore plus précisément, sous l'enseigne « technologie », nous viserons essentiellement l'IA, mais aussi les biotechnologies.

Si le présent ouvrage ne porte pas sur le roman d'anticipation d'Aldous Huxley, il s'en servira comme d'étalon de référence : en quoi la prophétie de l'écrivain a-t-elle déjà grandement commencé à se réaliser aujourd'hui (livre I), en quoi les décennies à venir devraient continuer de faire advenir partout sur le globe le programme du *Meilleur des mondes* (livre II). Enfin, en quoi notre monde continuera malgré tout de se différencier de cette fable par certains aspects importants (livre III) ?

Pourquoi recourir à un tel étalon de référence ? D'abord parce qu'il s'agit d'une fiction. La fiction peut compléter la pensée théorique en donnant à voir la concrétisation des concepts. Mais, surtout, elle frappe l'esprit bien plus sûrement que n'importe quel essai abstrait. Elle touche, elle parle au cœur et pas seulement au cerveau. C'est la grande force de la fiction et la raison pour laquelle un épisode de *Black Mirror* aura toujours plus d'impact que tous les rapports de la CIA. Ensuite, *Le Meilleur des mondes*, même s'il semble (malheureusement) en voie d'oubli de nos jours, demeure une référence, pour ne pas dire LA référence, au même titre que *1984* de Georges Orwell, en matière d'anticipation fictionnelle. Enfin, ce choix est le fruit d'un parcours intellectuel pluridécennal. Une sorte de compagnonnage que j'ai vécu avec la fable

GUIDANCE

d'Aldous Huxley depuis ma prime adolescence, une histoire personnelle en trois actes.

LA SUBJUGATION

Le Meilleur des mondes a changé ma vie. Il s'agit sans conteste du livre qui a le plus compté dans mon existence. En me le mettant entre les mains lorsque j'avais 13 ans, mon père réussit certainement son coup bien au-delà de ses espérances. Il pensait que cela m'intéresserait. Il ne pouvait pas savoir que j'en deviendrais littéralement passionné et même prosélyte ! Après l'avoir dévoré, je me fis effectivement militant de la fable d'Huxley. J'en parlais autour de moi dès que je le pouvais à qui voulait bien m'écouter. Je suis peut-être le seul militant du *Meilleur des mondes* à avoir jamais existé. Et pour cause : ce livre est conçu comme une dystopie, c'est-à-dire comme décrivant une société horrible, non un paradis terrestre.

Je savais que, pour Huxley lui-même, son œuvre se situait quelque part entre la farce et l'abomination. Néanmoins, pour moi, elle décrivait véritablement le meilleur des mondes possibles. Cela pour deux raisons fondamentales. D'abord, l'égalité est un idéal impossible à atteindre. Toute société est forcément hiérarchisée. Et cette hiérarchie est forcément génératrice de frustration, de souffrance et de violence. De plus, ces inégalités sont le plus souvent rigides. Ce qui domine dans l'histoire humaine, c'est la reproduction sociale, pas la mobilité. Cette dernière est autant une fiction que l'égalité. Quelle que soit la société, la plupart du temps, les dominés restent

dominés toute leur vie et les dominants restent dominants toute leur vie. De même pour leurs enfants. Or, le principe cardinal du *Meilleur des mondes* est d'assumer cet état de fait. Puisqu'il y a forcément des inégalités, il est inutile de prétendre les éradiquer. Puisque ces inégalités sont presque toujours pérennes, il est inutile de faire accroire à un quelconque ascenseur social. Il faut plutôt faire en sorte que les individus n'en souffrent plus. C'est exactement ce à quoi s'attelle la dystopie d'Huxley en conditionnant chacun dès sa conception *in vitro* à aimer le statut social qui sera le sien toute sa vie.

Second argument majeur à l'appui du *Meilleur des mondes* : le seul bonheur qui nous soit vraiment accessible est celui du chat au soleil. Nous pouvons collectivement viser l'absence de souffrance et le bien-être matériel à condition de nous débarrasser de tout ce qui nous tourmente physiquement et moralement. Physiquement, nous pouvons nous débarrasser des guerres, de la misère, des maladies et du vieillissement. Moralement, nous pouvons nous débarrasser de tout ce qui, dans le fond, nous pourrit l'existence, à savoir l'individualisme, la réflexion, les passions et les émotions. La société du *Meilleur des mondes* supprime soigneusement et méthodiquement (scientifiquement) tout cela. En conséquence, ses habitants vivent en paix et dans l'abondance. Matériellement, ils ne manquent de rien. Ils jouissent d'une existence de plaisirs matérialistes et charnels. Ils ne se posent pas de questions superflues ; ils profitent de ce que la société leur offre en fuyant toute contrariété dans le loisir ou la drogue. Le prix de cette félicité hédoniste ? La liberté,

l'intensité, la pensée et le progrès. À mes yeux, un tel pacte faustien valait le coup d'être scellé.

Avec le recul, deux caractéristiques du *Meilleur des mondes* durent en sus peser lourd dans la séduction qu'il opéra sur moi à l'époque : la liberté sexuelle et l'unité mondiale. Tout le monde y couche avec tout le monde de la façon la plus libre et désinhibée possible. Le sexe y fait partie des loisirs de masse. Je rappelle que j'avais 13 ans lorsque je le lus pour la première fois... Quant au second point, il faut rappeler que, dans la fable d'Huxley, le monde est régi par un gouvernement planétaire. La nécessité d'un tel gouvernement a également toujours fait partie de mes convictions les plus profondes. Oui, ce qu'il manque à l'humanité, c'est bien un gouvernement fédéral mondial. Au moins pour prévenir tout risque d'holocauste nucléaire, effectuer une redistribution économique capable d'éradiquer la famine et la misère et mener une transition environnementale planétaire digne de ce nom. Je sais, nous en sommes loin. Mais justement, dans la fable d'Huxley, l'humanité y est parvenue.

Ma découverte du *Meilleur des mondes* ne me frustra qu'à deux égards. Primo, je me sentis bien seul dans mon militantisme en faveur de la dystopie d'Huxley. Un sentiment de solitude qui dura jusqu'à ce que paraisse *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Quelle ne fut pas ma surprise d'y découvrir un éloge du *Meilleur des mondes* digne de ce que je ressassais depuis des années. En effet, Bruno, l'un des principaux personnages du roman, traduisant sans trop d'équivoque la pensée de Michel Houellebecq, y déclare, comme je le faisais moi-même : « Je sais bien qu'on décrit en général l'univers

AVANT-PROPOS

d'Huxley comme un cauchemar totalitaire, qu'on essaie de faire passer ce livre pour une dénonciation virulente ; c'est une hypocrisie pure et simple... *Brave New World* est pour nous un paradis, c'est en fait exactement le monde que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre². » Je n'étais donc pas seul à en avoir une telle lecture.

Ma seconde frustration concernant *Le Meilleur des mondes* était de me dire que je n'y vivrais probablement jamais. Maintenant que j'ai cessé d'en être un prosélyte, je pense exactement le contraire... Telle est d'ailleurs la raison d'être du présent essai.

L'ÉMANCIPATION

Avec *Le Meilleur des mondes*, nous ne nous sommes jamais quittés. Mais, passé le temps de la passion, seule une distance respectueuse permet aux plus belles amours de s'inscrire dans la durée. C'est ce qui nous est arrivé. Les années et la maturité aidant, j'ai pris une certaine distance, un certain recul, pour couvrir *Le Meilleur des mondes* d'un regard critique après l'avoir si fougueusement embrassé.

En effet, dans l'intervalle, j'ai réévalué les principes fondateurs de la société imaginée par Huxley. Concernant la question de l'égalitarisme, si toute société souffre un certain degré d'inégalités, ces dernières peuvent varier du tout au tout. Le caractère plus ou moins inégalitaire d'une société peut d'ailleurs être mesuré par un coefficient ou index dit de Gini (du nom de son développeur, le

statisticien Corrado Gini). Ce coefficient va de 0 (égalité parfaite) à 1 (une personne possède toute la richesse d'un pays). En 2024, les inégalités mesurées par le coefficient de Gini d'un bout à l'autre du globe allaient de 0,26 à 0,54³. Elles variaient donc du simple au double. Ce qui prouve bien qu'il existe une marge de manœuvre importante pour réduire les inégalités et les rendre plus supportables sans lobotomiser la population. D'autant plus que la mobilité sociale n'est pas nécessairement non plus une chimère. En France, par exemple, une étude établit que, en 2015, plus de 27 % des hommes et 40 % des femmes de 35 à 59 ans relèvent d'une catégorie socioprofessionnelle supérieure à celle dont relevait leur père (pour les hommes) et leur mère (pour les femmes)⁴. On voit bien que ces chiffres n'ont rien d'anecdotique. À l'échelle mondiale, on constate que la mobilité sociale est bien plus effective dans les pays développés que dans les pays en développement⁵. L'élévation du niveau de vie, l'enrichissement et l'éducation constituent en conséquence un bien meilleur programme contre les frustrations de classes que, comme dans *Le Meilleur des mondes*, le gel de la société dans des castes prédéterminées. *Idem* pour ce qui concerne « le problème du bonheur⁶ ». Étant rappelé que le bonheur garanti par *Le Meilleur des mondes* est absence de souffrance, aisance matérielle, bien-être sensuel. Là encore, la modernité impose de constater que cet idéal peut être atteint sans électrocuter les nouveau-nés pour les conditionner, ni faire une croix sur la liberté, l'art et la science comme dans *Le Meilleur des mondes*.

Autrement dit, aucun bien supérieur ne peut être invoqué pour justifier l'instauration d'une dictature telle que

AVANT-PROPOS

celle décrite par Aldous Huxley. Ses résultats se fondent soit sur de fausses analyses (impossibilité de la mobilité sociale) soit peuvent être atteints sans totalitarisme (absence de souffrance et bien-être matériel).

LA REDECOUVERTE

Aujourd'hui, c'est par la prospective que je reviens au *Meilleur des mondes*. Ou plutôt que, de nouveau, il s'impose à moi. Car, dans son roman, Aldous Huxley a anticipé certaines des évolutions ayant le plus fondamentalement changé le monde depuis bientôt cent ans. Mais il se pourrait qu'Huxley n'ait pas fini d'avoir raison. En effet, penser l'impact sociopolitique de l'IA dans les années et décennies à venir mène droit au *Meilleur des mondes*. Il se pourrait donc qu'Huxley n'ait pour l'instant enregistré qu'une partie de ses succès prospectifs et que, aussi éclatants fussent-ils déjà, les plus lourds de conséquence soient encore à venir...

LIVRE I

Le Meilleur des mondes aujourd'hui :
comment Huxley a battu Orwell
à plate couture

CHAPITRE PREMIER

La société du *Meilleur des mondes*

« Il n'y a [...] aucune raison pour que les totalitarismes nouveaux ressemblent aux anciens. » Le projet du *Meilleur des mondes* peut tout entier être résumé dans cette phrase de la préface d'Huxley pour la réédition de 1946¹. Là réside tout son génie : dépeindre un totalitarisme du bien-être, tel qu'il n'en a jamais été imaginé auparavant.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE ET FONDEMENTS DU *MEILLEUR DES MONDES*

Le Meilleur des mondes projette son lecteur dans un futur lointain. L'action du livre se situe en effet en 632 NF, c'est-à-dire 632 ans après Henry Ford (les lettres NF signifiant Notre Ford), l'industriel américain qui donna son nom à l'entreprise de construction automobile Ford et à une méthode de production industrielle, le fordisme*. Dans

* Le fordisme peut être défini comme un modèle de production industrielle inspiré par l'organisation scientifique du travail

la société décrite par Huxley, Henry Ford est considéré comme un nouveau Christ. Le calendrier de cette nouvelle ère part de lui, plus précisément de la commercialisation de la Ford T en 1908 (calendrier chrétien), le premier modèle de voiture vendu à des millions d'exemplaires. Le symbole du régime est d'ailleurs le T de la Ford T. Un symbole bien commode à afficher dans toute la sphère chrétienne du monde puisqu'il aura suffi à ses promoteurs de couper le haut des crucifix. Huxley situe donc l'action de sa fable environ six siècles dans le futur à partir du moment où il l'écrit en 1931.

En 632 NF donc, le monde est régi par un gouvernement planétaire qui veille au bonheur de tous. Ce bonheur repose sur trois fondements : l'eugénisme, le conditionnement et le bien-être. L'eugénisme d'abord. Dans ce monde, chaque individu est conçu *in vitro* et développé dans un utérus artificiel jusqu'à sa naissance, un mode de reproduction baptisé ectogenèse. Les bébés en flacon constituent d'ailleurs l'image emblématique du *Meilleur des mondes*. Chaque individu est conçu biologiquement pour occuper, toute sa vie, une place déterminée dans la société. Cette place se définit par une activité professionnelle (ou une catégorie d'activité professionnelle) et l'appartenance à l'une des cinq castes qui structurent la société : Alpha, Bêta, Gamma, Delta et Epsilon. Les futurs dirigeants (Alpha et Bêta) sont conçus avec le meilleur patrimoine génétique et en exemplaires uniques. Les

conceptualisé par Frederick W. Taylor (inventeur du taylorisme). Il se fonde sur une division du travail en tâches répétitives qui maximise la productivité de chaque ouvrier.

futurs subalternes (Gamma, Delta et Epsilon) sont clonés par dizaines d'exemplaires et subissent de mauvais traitements au cours de leur développement gestatif pour devenir des déficients physiques et mentaux. *Le Meilleur des mondes* pratique donc un eugénisme consistant à sélectionner des caractères désirables et à créer des individus diminués.

Parallèlement à ce calibrage biologique, les individus sont conditionnés depuis le stade embryonnaire jusqu'à l'adolescence pour se comporter conformément aux attentes sociales. Le conditionnement complète l'eugénisme pour générer chez les sujets les réflexes pavloviens et psychologiques désirés. Son but est de faire « aimer ce qu'on est obligé de faire » et « faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper »². Ainsi, les embryons des individus destinés à vivre dans les pays chauds ou à travailler dans des fonderies sont-ils, dès le flacon, habitués à apprécier la chaleur et à détester le froid. Les bébés sont ensuite conditionnés à haïr la nature (car se promener dans la nature sans rien consommer ne rapporte rien à la société). Ainsi les électrocute-t-on en présence de fleurs. Les enfants sont plus tard conditionnés à ne pas craindre la mort. Pour ce faire, ils sont invités à jouer dans les hôpitaux au milieu des mourants et se voient recevoir des friandises les jours de décès. Et tout le long de leur croissance, bébés et enfants subissent un conditionnement hypnopédique consistant à écouter durant leur sommeil des centaines de répétition des maximes qui dicteront leur comportement et leur pensée toute leur vie.

Le dernier pilier du *Meilleur des mondes* est le bien-être. Il est parfois oublié lorsque l'on évoque la dystopie d'Huxley. Il est pourtant déterminant dans son dispositif. Le bien-être est le souverain bien dans cette société. Il y est d'ailleurs assimilé au bonheur. Le bien-être garanti par *Le Meilleur des mondes* se déploie à deux niveaux. Primo, cette société combat toute forme de souffrance physique et de mal-être psychique. Elle guérit presque toutes les maladies et maintient jeune et en bonne santé jusqu'à la mort (qui intervient dans la fiction d'Huxley autour de 60 ans). Elle proscriit aussi toute contrariété, toute angoisse, tout vague à l'âme, tout sentiment dépressif grâce à une drogue de synthèse, le soma, consommée en permanence, sous diverses formes, par les citoyens. Selon la dose prise, le soma apaise, rend euphorique ou emporte dans de délicieux « congés » psychédéliques sans effets secondaires notables. La société du *Meilleur des mondes* est structurellement fondée sur la toxicomanie. Au point que l'on peut considérer le soma comme le dernier recours, le troisième filet de sécurité pourrait-on dire, capable de donner à l'individu un sentiment de satisfaction lorsque l'eugénisme et le conditionnement ne suffisent plus.

Mais *Le Meilleur des mondes* ne se contente pas d'éliminer la souffrance et le mal-être, il assure aussi positivement le bien-être. C'est une société hédoniste, de loisirs, de divertissement, de plaisir, de jouissance et d'abondance. Ses citoyens ne manquent de rien. Et tout est fait pour que, lorsqu'ils ne travaillent pas, ils passent du bon temps. Ils jouent au « paume-escalator » ou au « golf-obstacle » (sports collectifs), ils vont au « cinéma

LA SOCIÉTÉ DU *MEILLEUR DES MONDES*

sentant », ils regardent « la boîte à télévision », ils assistent à des concerts « d'orgues à parfums et à couleurs », ils dansent au son de la « musique synthétique », ils se font des « vibromassages par le vide ». Et ils font l'amour. Ce dernier aspect de la société d'Huxley est capital. C'est une société de totale liberté sexuelle, une société érotisée à l'extrême fondée sur l'idée que « chacun appartient à tous les autres ». Se refuser à quelqu'un, dans *Le Meilleur des mondes*, cela ne se fait pas. Il faut consentir. *A contrario*, fréquenter quelqu'un trop longtemps et trop exclusivement, cela ne se fait pas non plus. La société proscriit tout attachement interindividuel. En conséquence, *Le Meilleur des mondes* est une orgie. Tout le monde couche en permanence avec tout le monde. Une fois l'ensemble de ces aspects pris en compte, son originalité saute aux yeux. Sa devise pourrait être « Sex, Drugs and Rock and Roll ». La fable d'Huxley, c'est l'esclavage façon Woodstock, la dictature New Age, le totalitarisme hippie.

NATURE POLITIQUE DU *MEILLEUR DES MONDES*

Car oui, il s'agit bien, et sans équivoque possible, d'un totalitarisme. La société contrôle chaque parcelle de la vie des individus. Étant déterminés et conditionnés dès la conception, ils n'ont aucune liberté. Même la liberté des Alpha plus (individus les plus haut placés dans la hiérarchie) est relative. Eux aussi ont été déterminés et conditionnés pour devenir des Alpha plus et ne pas contrevenir aux impératifs sociaux. Avec la liberté, c'est l'individualité qui est prohibée. Le « moi », l'ego, la

singularité personnelle sont soigneusement réprimés par le conditionnement. Liberté, individualisme, la facture du bonheur ne se limite pas à cela. En effet, puisque la société du *Meilleur des mondes* est considérée comme un optimal, son équilibre doit être préservé à tout prix. La stabilité est en conséquence autant valorisée que le bonheur. La stabilité est l'autre bien souverain. Stabilité et bonheur sont corollaires et complémentaires, la première étant considérée comme le moyen de la pérennité du second. *A contrario*, toute instabilité menace le bonheur. Ce qui implique l'interdiction de tout facteur perturbateur. L'individualisme, déjà évoqué, en est un. Mais il est loin d'être le seul. Il faut aussi mentionner les passions et les émotions. *Le Meilleur des mondes* prohibe toute intensité et tout emportement. C'est une société d'équanimité. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui expliquent l'élimination de la cellule familiale dans la fable d'Huxley. Très logiquement, cette dernière n'a pas survécu à l'abandon du mode de reproduction vivipare. À partir du moment où il n'y a plus ni parents, ni enfants, ni fratries, la famille n'a plus lieu d'être. Mais sa disparition est par ailleurs très opportune dans un monde qui refuse l'intensité, la famille étant un foyer par excellence de passions excessives. *Le Meilleur des mondes* prohibe également la pensée, d'ailleurs intrinsèquement liée à la liberté et l'individualisme. La pensée est éminemment perturbatrice. Se poser des questions peut conduire à remettre en cause l'ordre établi. Mais c'est le cas aussi de l'art, conçu par nature pour bousculer, déranger, susciter l'émoi ou la réflexion. L'art y est banni au seul profit du divertissement. Enfin, et c'est le paradoxe ultime,

mais ô combien logique, *Le Meilleur des mondes* interdit la science et le progrès. Alors même qu'il se fonde sur une véritable religion du scientisme et du progressisme, il ne peut tolérer leur maintien. Dans la fable d'Huxley, la science n'est plus qu'une somme de recettes techniques réappliquées indéfiniment. *Le Meilleur des mondes* décrit une société qui s'est gelée, figée, arrêtée pour toujours.

Du point de vue de sa gouvernance, le monde d'Huxley recèle une autre originalité : il s'agit d'une dictature sans dictateur. Nulle figure tutélaire de chef omnipotent et omniprésent dans les rues de Paris, Pékin ou Rio en l'an 632 NF. C'est un totalitarisme technocratique et bureaucratique, régi par des administrateurs qui perpétuent le système en commis zélés. De façon autonome, *Le Meilleur des mondes* se nourrit de sa propre dynamique.

SYSTÈME ÉCONOMIQUE DU *MEILLEUR DES MONDES*

Enfin, la nature économique du régime décrit par Huxley est davantage sujette à conjecture. De prime abord, *Le Meilleur des mondes* est une synthèse entre communisme et capitalisme. Côté communisme, une production totalement administrée et planifiée. Côté capitalisme, une société structurellement inégalitaire, fondée sur le système des castes et sur un impératif de consommation effrénée. Une analyse plus poussée tend néanmoins à considérer *Le Meilleur des mondes* comme un système bien plus résolument communiste que capitaliste. L'administration de la production qui y est pratiquée est totalement incompatible avec le capitalisme. Pas de firmes

privées en concurrence dans *Le Meilleur des mondes* et pas davantage de marché. À l'exception des effets personnels, essentiellement les habits – d'ailleurs jetables – il ne paraît pas non plus y avoir de propriété privée dans ce monde. On n'y voit aucune rente de capital. Si l'argent a cours, il ne semble avoir qu'une valeur d'échange*. Le principe communiste « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » semble y régner en maître. Tout le monde travaille. En contrepartie, la société octroie aux individus tout ce dont ils ont besoin. À commencer par leur logement et leur soma. Ainsi, lorsque des gens qui vivaient hors système dans « une réserve à sauvages » sont emmenés à Londres, ils sont immédiatement et intégralement pris en charge par la société. Enfin, l'hyper consumérisme sur lequel se fonde le monde d'Huxley ne doit pas induire en erreur. Le capitalisme n'en a pas le monopole. Le communisme est un matérialisme hédoniste qui vise à l'érection d'une société d'abondance fondée sur la consommation. Les régimes soviétiques étaient d'ailleurs extrêmement productivistes. *Le Meilleur des mondes* ferait en quelque sorte le portrait d'un communisme qui aurait réussi.

Aussi floue demeure-t-elle, l'économie du *Meilleur des mondes* est-elle crédible ? Pour répondre par l'affirmative, il faudrait considérer que le conditionnement des

* « Ça me coûtera une fortune » s'inquiète un personnage ayant laissé ouvert le robinet d'eau de Cologne de sa salle de bains, p. 121 ; un autre personnage paye un taxicoptère, p. 193 ; on apprend incidemment qu'existe une « Banque d'Europe » p. 188 et un personnage reçoit à un moment de l'argent « pour ses dépenses personnelles », p. 271.

individus permet de surmonter les limites inhérentes au collectivisme et à la planification. Le problème du collectivisme, c'est l'incitation : les individus peuvent-ils donner le meilleur d'eux-mêmes dans leur activité quotidienne sans espoir d'en être récompensés ? Le problème de la planification, c'est l'information : comment savoir quoi produire sans connaître les besoins et préférences des consommateurs ? Pour que le communisme du *Meilleur des mondes* soit économiquement crédible, il faut considérer que les gens y sont à la fois conditionnés pour aimer leur travail au point de s'y investir sans autre incitation que le désir de bien faire et pour consommer aveuglément (et avidement) la production qui leur est proposée.

In fine, seules les inégalités institutionnalisées tranchent franchement avec les principes communistes. Une société communiste bâtie sur un système de castes, encore une originalité notable de la fable d'Huxley. En quoi s'est-elle avérée, aujourd'hui, à ce point prophétique ?

NOTES

Notes de l'avant-propos, p. 9

1. Giuliano da Empoli, *Les Ingénieurs du chaos*, Paris, Gallimard, 2023.
2. Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Flammarion, 1998, p. 194.
3. World Bank Poverty and Inequality Platform, « Income inequality: Gini coefficient, 2025 », *Our world in data*, 2026, <https://ourworldindata.org/grapher/economic-inequality-gini-index>
4. Insee références, « France, portrait social, édition 2024 », *Insee*, 2024, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/8242343?sommaire=8242421>
5. « La mobilité intergénérationnelle dans le monde », *Groupe de la banque mondiale*, 9 mai 2018, <https://www.banquemondiale.org/fr/topic/poverty/publication/fair-progress-economic-mobility-across-generations-around-the-world>
6. Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, 1932, préface de 1946, p. 16.

Notes du chapitre premier, p. 21

1. *Le Meilleur des mondes*, *op. cit.*, p. 14.
2. *Le Meilleur des mondes*, *op. cit.*, p. 35.

Notes du chapitre II, p. 31

1. Democracy Index 2024, « What's wrong with representative democracy? », *The Economist Intelligence Unit*, 2025, p. 8.